

hobe & Varron, ne s'étoit établie dans le monde
qu'après la naissance de Cybelle, la mere des Dieux
& par consequent plus de huit cens ans après le de
luge de Noé; que pendant cet espace de tems, sui
vant saint Cyrille, la connoissance du vray Die
s'étoit répandüe avec les descendans de Noé, &
conservée par toute la terre; que la vraye Religio
s'étoit donc alors aussi établie à la Chine, & qu
par la tradition elle s'y étoit probablement mainte
nüe, comme on disoit; que le peuple Chinois ayant
toujours eu moins de commerce avec ses voisins, &
étant naturellement plus attaché à ses coütures
que les autres, il devoit aussi s'être maintenu plu
long-tems dans la Religion de ses Peres, & s'être
laissé infecter plus tard de l'Idolatrie, que les au
tres peuples; qu'au reste pour assûrer ce fait en hi
storien, ainsi que le P. le Conte avoit fait, il ne fal
loit que des preuves morales, telles qu'il en avoit
apportées; que, selon M^r Huet, ancien Evêque
d'Avranches, les Chinois avoient connu J E S U S
C H R I S T, lequel, suivant l'Ecriture, a été atten
du & désiré des Nations, & par consequent con
nu d'elles. Cependant, dit M^r le Caron, François
Victoria, Docteur de Paris, & Fondateur de l'U
niversité de Salamanque, prétend qu'avant l'Incarn
ation la foy en J E S U S-C H R I S T n'étoit pas
nécessaire au salut. On crût cette occasion favora
ble, pour interrompre un discours, qui dans le fond
ne plaisoit pas au plus grand nombre. Il s'éleva
donc un furieux bruit dans l'Assemblée. M^r Rou
land sur tout s'échaufa fort: il dit que c'étoit une
hérésie de croire qu'avant l'Incarnation on pût
sauver sans la foy en J E S U S-C H R I S T: &
pressa M^r le Syndic d'obliger le Docteur opinant

se retracter. Ce qui enrichit beaucoup cette scene, de voir un jeune Abbé, qui n'a voix en Faculté depuis un an & demy, & qui, à ce qu'on dit, dit peu de choses, appuyer Mr Rouland, & crier si haut que luy. Le jeune Docteur pouffoit vivement Mr le Caron, & vouloit luy faire rendre compte de sa créance. Enfin il étoit si acharné, que ses amis eurent toutes les peines du monde à luy faire comprendre qu'il ne devoit ni être de bout, ni s'écarter. Un Docteur dit là-dessus que ce jeune homme étoit de quoy faire un des meilleurs enfans pers du corps.

Lors-que le calme fut un peu revenu, Mr le Caron reprit la parole, & dit qu'il étoit surprenant qu'on luy fît le procès sur un Auteur, qu'il citoit, tant qu'on eût pû sçavoir s'il en adoptoit le sentiment; que pour luy, il croyoit que la foy en JESUS-CHRIST, au moins implicite, avoit toujours été nécessaire au salut. Mais, ajoûta-t-il, que devons-nous penser de saint Gregoire de Nazianze, qui dit seulement qu'il luy semble tres-probable que les martyrs, qui ont précédé JESUS-CHRIST, ont pû sans croire en luy obtenir cet avantage: *ibi & aliis Christi amatoribus, videtur valde probable eos, qui ante Christi adventum martyrio condecorati sunt, id sine fide in Christum consequi non possent*. On fit là-dessus une nouvelle querelle à Mr le Caron: & Mr Rouland prétendit qu'il y avoit dans saint Gregoire, *certain*, & non pas, *probable*. On alla chercher ce Pere. Mr Rouland lût leendroit, & vit qu'il avoit tort: en effet le mot *ec*, à ce qu'on dit, signifie proprement, *persuadable*, & se trouve dans le Breviaire de Paris au verset des Machabées traduit par celui de *probable*.

M^r le Caron après cette petite victoire sur M^r Rouland reprit encore son discours , & dit que c'étoit un préjugé bien favorable pour les Lettres du P. le Conte , que l'on examinait , qu'elles eussent été adressées à de grands & de sçavans Prélats , qu'ils n'en eussent sans doute les avoient lûes , & approuvées , avant qu'on les fît imprimer , & que leur jugement devoit être compté pour quelque chose par la Faculté. Il dit enfin qu'il se flatoit d'avoir prouvé par tout ce qu'il avoit dit que les propositions en question sont au plus incertaines : qu'ainsi elles ne méritoient aucune Censure, & qu'en tout cas il falloit en laisser le Jugement au Saint Pere.

C'est-là , Monsieur , tout ce que j'ay pû ramasser par lambeaux du second discours de M^r le Caron. Vous jugez bien que ce n'est pas tout ce qu'il a dit , & qu'il n'est pas possible que d'un discours que l'on n'entend que prononcer , il n'en échappe bien des choses. Un de mes Docteurs , qui m'a toujours paru tres-bien instruit des mouvemens intérieurs de la Faculté , me dit , en me donnant son souvenir : M^r le Caron a encore dit merveille aujourd'huy : & on ne peut pas mieux parler qu'il l'a fait : Mais tout cela , ajouta-t-il , en branlant la tête , te Concevant ce qu'il vouloit me faire entendre , les Jesuites ont donc tort , luy dis-je. Ils ont tort , me dit-il , si la Faculté veut : & si la Faculté veut , ils ont aussi raison : Car n'est-il pas vrai que si nous voulons , nous pouvons prendre les choses dans un mauvais sens , qu'on peut absolument leur donner ? & en ce cas le P. le Conte a tort : Mais nous pouvons aussi prendre les choses dans le sens où nous voyons bien que le Pere le Conte les a prises , & que nous les avons prises nous-mêmes depuis

atre ans, que nous avons son livre entre les mains :
en ce cas le P. le Conte a raison. Si cela est , re-
s-je , vous devez l'absoudre , ou bien vous pou-
z condamner tous les livres qu'il vous plaira. Ef-
tivement , me répondit-il : tout cela dépend as-
de nous. Je trouvay la chose tres-singuliere : &
ulant m'instruire plus à fond , je demanday à ce
docteur si M^r Boucher & M^r le Caron n'avoient
dit toutes les raisons , qu'il falloit , pour faire
oudre les Jesuites. Il est bien ici quéstion de rai-
s , me dit-il , pour gagner sa cause. Hé ! de quoy
nc est-il quéstion , repris-je ? Je vous l'ay déjà
 , répondit-il : c'est que la Faculté veiille pren-
ay pe les propositions du P. le Conte dans un sens
le M. uvais, que les Deputez ont imaginé, ou les pren-
oute dans le sens , où l'on sçait bien que l'Auteur les
l'uni-tes , & qu'il les a expliquées.

Mais , pour revenir , je sçay que le grand nom-
 , que de la Faculté a pris son parti, la Censure est tou-
rem- dressée , & paroîtra telle qu'elle a été minutée
e dou- quelques-uns des Deputez. Si cela est , repris-
it m- pourquoy M^r Boileau , M^r Rouland , M^r du
par- , ont-ils paru si chagrins de voir les deux Do-
ran- urs , que je viens de dire , se declarer pour les
fais- uites ? Seurs des sentimens de la plus grande par-
is-je- du Corps , & par consequent de leur coup , il
si le- nble qu'ils devroient affecter un grand calme, &
pas- ucoup de moderation. Vous n'y pensez pas , ré-
re le- ndit mon Docteur : ne voyez-vous pas qu'en con-
lum- nant les Jesuites , on veut que le public les
roye coupables ? & si bien des Docteurs , comme
lan- M^r Boucher & M^r le Caron , c'est-à-dire des plus
ste- nêtes gens , & des plus distinguez du Corps , se
am- claroient pour eux , cela feroit faire bien des re-

flexions , que l'on craint. Si l'on craint tant les re-
flexions , repris-je , il falloit nommer d'autres De-
putez. A cela mon Docteur me répondit qu'on n'a-
voit pas pû faire autrement , qu'on n'avoit pas voulu
risquer l'affaire , & qu'elle auroit infailliblement
échoïé , si on avoit choisi des Deputez d'un au-
tre caractere. Au reste , ajoûta-t-il , ce que je viens
de vous dire est aujourd'huy le sentiment de la plû-
part de nos Docteurs : mais ce n'est pas le mien. Je
suis toûjours persuadé qu'il n'est pas permis de pren-
dre des propositions dans un sens mauvais , qu'on y
imagine , pour les condamner , lors qu'on a sujet
de croire que l'Auteur en a eu un autre , qui est
bon ; que cét Auteur s'explique publiquement , &
que ce n'est pas un homme suspect ; car alors l'inté-
rêt de la verité est à couvert , & on ne se souvient
pas que la Faculté ait jamais usé de cette rigueur. On
excuseroit plutôt des Juges , qui condamneroient
à mort un homme , qui en auroit tué un autre , quoy
qu'il prouvât qu'il ne l'auroit tué qu'à son corps dé-
fendant ; car enfin cét homme auroit tué. Ainsi
malgré certaines raisons , qui font tant d'impres-
sion sur la plûpart de mes Confreres , je croy que
l'équité m'oblige à conclure pour le P. le Conte.
Je fus tres-content de la franchise & de la droiture
de mon Docteur. Mais je reviens à mon Journal.

Mr d'Etoüilly parla après Mr le Caron. Il se
plaignit d'abord du choix , qu'on avoit fait de cer-
tains Deputez. Ensuite citant cét endroit de saint
Rom. 2. Paul : *Les Gentils font naturellement ce qui est de la*
Loy : il en conclut que naturellement on peut con-
noître le vray Dieu : ce qu'il prouva par Estius sur
ce passage , & par saint Thomas dans la question
14. de la verité. Il cita aussi le fameux passage d'Eu.

be , qui dit que *les Seres* , peuple voisin de la Chi-
e , si ce ne fût pas les Chinois mêmes , *avoient*
connu le vray Dieu. Il montra par saint Augustin,
saint Epiphane , saint Thomas , qu'avant Abraham
presque tous les hommes étoient fidèles. S'il y avoit
lors des fidèles par toute la terre , ajoûta-t-il, com-
ment peut-il être contre la foy , de croire que quel-
ques-uns d'eux se soient avisez de bâtir un Temple?
Enfin Mr d'Etoüilly après avoir rapporté les loüan-
ges , que Mr Huet donne aux Chinois , & à Con-
fucius , & l'endroit du livre de ce sçavant Prélat,
où il dit que ce peuple a connu même le Messie , le
Docteur conclut au sentiment de Mr le Caron.

Mr Boileau , qui avoit déjà parlé comme Deputé,
vint icy à son rang comme particulier. Il dit d'a-
bord qu'il falloit se souvenir qu'il ne s'agissoit pas
dans l'affaire , qu'on examinoit , de ce qui avoit pû
arriver , mais de ce qui avoit été effectivement. Il dit
pendant un moment après que la quëstion étoit de
savoir si la connoissance du vray Dieu avoit pû du-
rer deux mille ans dans la Chine. Il repeta ensuite
un peu de mots la plus grande partie des choses,
qu'il avoit dites la premiere fois qu'il avoit parlé. Il
ajoûta que ceux de la Societé , qui avoient écrit sur
ces matieres , avoient à peine lû les anciens Au-
teurs , que les anciens Theologiens de Paris , &
Gamache entre autres dans son Commentaire,
avoient rejezté les songes , que les Jesuites debi-
oient. Il loüa fort ces Theologiens. Il fit aussi l'é-
loge de Sainte Beuve. Je n'ay pas vû dans mes me-
moires à quel propos ce fut. Il fit un grand lieu com-
mun sur la necessité de la foy , pour être sauvé. En-
endant raison de la note d'héresie , attachée à la se-
conde proposition , il dit que le P. le Conte n'étoit

pas *hérétique in concreto*, parce qu'il n'avoit pas soutenu l'erreur avec opiniâtreté : mais qu'il étoit seulement *hérétique in abstracto*, parce que, ajouta-t-il . . . La raison luy échapa probablement, & il passa brusquement à une autre chose. Il vint enfin à Mr le Caron: & ce fut là où Mr Boileau faisant une allusion ingénieuse à sa petite taille, dit fort agréablement qu'il étoit le petit Pygmée de Sorbonne; qu'il n'avoit garde de se mesurer avec ce Docteur, qu'il regardoit comme un Géant en doctrine; & qu'ainsi il le renvoyoit à Collius, pour en apprendre la solution à tout ce qu'il avoit dit. Malheureusement Collius est du sentiment de Mr le Caron: & Mr Boileau, qui croyoit que cet Auteur fût du sien, luy avoit donné de grands éloges. Je ne sçay si ce fut à cette occasion que Mr Boileau dit: *Messieurs, je ne veux dire que la vérité, je peux mourir après cecy*. Un jeune Docteur, qu'on dit être pourtant des amis de Mr Boileau, se mit à badiner sur ces paroles: *Je peux mourir après cecy*. Cela signifie, dit-il, que Mr Boileau comme un autre Simeon, après avoir mis l'Eglise en seureté par la condamnation des Jesuites, sera content, & ne se souciera plus de vivre. Mr Boileau conclut à ce que la qualification, faite par les Deputez, eût lieu dans toute son étendue.

3. c. Mr Rouland opina ensuite aussi comme particulier, & dit que tout ce qu'il avoit entendu en faveur du P. le Conte n'étoit que conjectures, ou choses capables de ruiner toute l'économie de la Religion, & qu'ainsi il n'avoit garde de changer de sentiment. Après cela il rapporta ce passage d'Amos, où Dieu dit à son peuple: *Je ne connois que vous entre toutes les nations*. Et il prouva qu'il s'agissoit en cet en-

droit de cette connoissance, dont l'effet étoit de
faire connoître & aimer Dieu. Le Docteur con-
lut delà que Dieu avoit méconnu tous les peuples,
excepté les Juifs, & qu'ainsi aucun autre peuple ne
l'avoit connu, ni aimé: que si saint Augustin avoit
semblé dire le contraire, ce qu'il avoit dit devoit
se faire entendre de quelques hommes particuliers, que
Dieu avoit favorisez extraordinairement. Il ne s'a-
cusoit plus que de concilier avec cette doctrine ce
que l'Ecriture dit des Ninivites, à qui Jonas fut
envoyé de Dieu, pour leur prêcher la pénitence:
Mais qui semble démontrer que Dieu les a aussi con-
vertis au sens, que Mr Rouland venoit de prouver
par Amos, que Dieu avoit connu les seuls Juifs.
Cela ne laissoit pas de souffrir de la difficulté. Le
Docteur, pour s'en tirer, dit d'abord qu'il y a quel-
quefois des pénitences, qui paroissent sinceres, &
qui cependant ne le sont pas; que la pénitence ne
pouvoit être veritable, si elle n'avoit les qualitez,
que requiert le Concile de Trente. Enfin Mr Rou-
land, après avoir disposé les esprits, franchit le
pas, & dit tout net que la pénitence des Ninivites
ne prouvoit rien contre ce qu'il avoit avancé, parce
que leur pénitence n'avoit été *qu'une pénitence ex-*
terieure & fausse. Il s'éleva là-dessus un grand
bruit, & on se mit à crier de toute part: A l'erreur.
JESUS-CHRIST, disoient les uns, auroit-il
dié une pénitence fausse, & seulement exterieure?
Ceux-cy citoient le Concile de Trente, qui dit que
la pénitence des Ninivites a été utile, pour fléchir
la misericorde de Dieu. Ceux-là citoient Jonas,
qui assûre que ce peuple se convertit, & que Dieu
en eut pitié. Comme Mr Rouland ne pouvoit se re-
tracter, sans ruiner le fondement, sur lequel il

avoit appuyé son avis, il étoit tres embarassé, & demeuroidoit toujours incertain sur le parti, qu'il devoit prendre. Ainsi le tumulte s'augmentant de plus en plus, on fut obligé de rompre l'Assemblée.

Je rendis visite le jour même à mon ancien *Socius*, dont je vous ay parlé dans ma premiere Lettre, pour voir un peu ce qu'il pensoit sur tout cela, car il m'ouvre assez volontiers son cœur. Dès qu'il me vit, Eh bien, me dit-il ! les voila ces dignes Deputés, qui aiment mieux croire que JESUS-CHRIST s'est trompé, en loüant la pénitence des Ninivites, que de souffrir que les Jesuites semblent avoir raison. Mais, Monsieur, luy dis-je, voudriez-vous faire le procès à un celebre Docteur, comme Mr Rouland, pour une proposition, qui luy a échappé dans la chaleur du discours ? Bon, dit-il, échappé : si cela étoit, il se feroit retracté sur le champ : & puis ne voit-on pas bien que la proposition de Mr Rouland est une juste consequence du principe, qu'il a posé, que Dieu ne s'est fait connoître qu'aux seuls Juifs, suivant le sens, qu'il a donné à son passage d'Amos ? & il faut bien même que Mr Boileau avoue cette consequence, s'il veut soutenir son *Notus in solâ Judæâ Deus*. C'est ainsi qu'il s'est exprimé. Au reste, ajoûta mon Docteur, voila de quoy enrichir le Parallele des Jesuites : en disant cela, il me le montra sur sa table. Mais, Monsieur, luy dis-je, que prétendent les Jesuites par ce Parallele ? Cela est bien aisé à voir, répondit-il : ils prétendent qu'en exposant aux yeux de tout le monde les erreurs visibles de Mr du Pin, de Mr Rouland, de Mr Boileau, & sur tout les ordures, qui sont dans les livres de ce dernier, le public nous dira *Medice, cura teipsum* : & qu'en même tems on

trouvera

vera indigne que nous ayons nommé de tels
putez pour l'examen de leur affaire. A dire le
y, il a fallu que nous comptassions bien sur la
vention, où l'on est aujourd'huy à l'égard des
ites; pour croire qu'on nous dût passer un pro-
é de cette nature.

Mais, repris-je, ce qui est dans le Parallele est-il
y? Mr Boileau a-t-il mis tant de saleté dans ses
es? car je ne les ay pas lûs. Il faut convenir, me
ndit-il, que tout en est plein. Si cela est, dis-je,
condamnerois hardiment, & cela vous feroit
neur. Vous êtes plaisant, reprit mon Docteur:
mes-nous les maîtres? Ne voyez-vous pas bien
ceux, qu'il faudroit condamner, ont le plus
nd nombre pour eux, & que ce sont eux, qui
damnent les autres? D'ailleurs l'honneur de les
damner seroit entre nous un honneur un peu
voque pour la Faculté, à cause de plusieurs de
nombres, qui sont dans le cas; car si l'on con-
me Mr Boileau, il faudra qu'on condamne aussi
Rouland. Mr Rouland voudra qu'on condamne
si Mr du Pin. Mr du Pin voudra qu'on en con-
ne dix autres, que nous connoissons tous. Si on
rayer de la These d'un Bachelier une position
peu suspecte, il nous dit incontinent: Tel, tel,
s: en, l'ont soutenüe sous tel, tel Président. L'Au-
ur du Parallele dit qu'il continuëra son ouvrage.
sçait tout, il ne laisse pas d'en avoir pour bien
tems. Vous voyez donc que les choses ne peu-
ent gueres être autrement qu'elles sont. Les Jesui-
nous crient que nous leur voyons un festu dans
s, qu'il, & que nous ne voyons pas une poutre, qui est
nous le nôtre. Cela n'est pas vrai: nous la voyons
ne rs-bien; mais la difficulté est de l'ôter. Au reste,

42

Monsieur, ajouta-t-il, je vous dis-là bien des choses, que vous jugez bien que je ne dirois pas à un autre.

Mon vieux Docteur, homme de bien, dont vous ay déjà parlé dans cette Lettre, entra là-dessus. Il me parut un peu émû : & cela m'obligea de lui demander ce qu'il avoit. J'ay, me dit-il, que M^r de l'Estoc, dont nous parlions tout à l'heure un de mes Confreres & moy, s'en est allé à la campagne, & pour ne pas opiner. Cela est honteux : que craint-il ? Mais pensez-vous, luy dis-je, qu'il ne tienne qu'à la voix de M^r de l'Estoc que les Jesuites soient absous ? Je ne pense pas cela, reprit-il : je sçay bien que, malgré ce qu'il y a de gens droits dans la Faculté, les Jesuites seront condamnés. Mais je sçay aussi si que quand les Jesuites montreront dans un bon écrit, tel qu'il leur est aisé de le faire, & qu'ils feront infailliblement, que la Censure est ridicule & injuste, il seroit de l'honneur de la Faculté que nous pussions leur dire : Il est vray : mais tel, & tel, s'y sont opposez. Le nom de M^r de l'Estoc, & de quelques autres, qui ont peur, feroit tres-bien là : & vous m'avouerez qu'une liste de cinquante Docteurs d'une probité & d'une érudition reconnue, qui auroient improuvé la Censure, arrêteroit tout court les Jesuites, & leur fermeroit la bouche.

Vous conclurez delà tout ce qu'il vous plaira : pour moy j'en conclus que l'affaire ne laissera pas de durer par la resistance de quelques gens de bien : c'est-là tout l'interêt, que j'y prens, pour nous amuser un peu, & pour rire. Quel tort après tout cela fait-il aux Jesuites ? Ils vont toujours leur traîner ils instruisent, & prêchent dans l'ancien monde & dans le nouveau. On les estime, puis qu'ils font

ie ; que leur faut-il davantage ? Et s'ils ont ainsi
compte , ne doivent-ils pas être ravis qu'une
nité d'honêtes gens ayent aussi le leur par le
fir de les voir un peu en presse ? Je suis , &c.

Depuis ma Lettre écrite j'ay sçû d'un homme
bien instruit que M^r Rouland retractera demain
qu'il a avancé sur la pénitence des Ninivites.
sieurs des amis de ce Docteur le font allé trou-
, & luy ont fait entendre qu'il s'étoit un peu
déclaré ; qu'il y avoit encore un grand nombre
Docteurs , qui n'étoient pas revenus des ancien-
nées de la Faculté , & qui ne cherchoient mê-
que l'occasion de crier, A la nouveauté ; qu'il étoit
ic à propos de dissimuler un peu , jusqu'à ce que
ure de parler fût venue ; que ce qui pressoit le
s maintenant étoit de condamner les Jesuites ;
pour cela il falloit bien prendre garde de don-
à leur parti la moindre prise , ou occasion d'in-
enter ; & qu'ainsi il étoit absolument nécessaire
s'expliquer sur la proposition , qui avoit fait tant
bruit ; qu'à la vérité cela étoit dur à un Docteur
on rang : mais qu'il falloit aussi avouer qu'il s'é-
un peu trop avancé. M^r Boileau , ajoûta-t-on,
t intrepide qu'il est dans ses discours & dans ses
rages , a eu pour cette fois de la circonspection.
est contenté d'établir que Dieu n'a été connu
dans la Judée. Il a vû aussi bien que vous qu'il
suivoit delà que les Ninivites n'avoient pû se
vertir à Dieu qu'en apparence , & pour trom-
Jonas , qui ne laissoit pas de leur faire peur par
ton affirmatif : Mais ce Docteur n'a pas voulu
ce qu'il pensoit là-dessus , & il luy a suffi de po-
le principe , sans tirer la consequence. Vous de-
en user de même. Enfin c'est un mal fait , il

faut y remedier. Au reste nous nous répandrons
tous avec vos autres amis dans l'Assemblée, & nous
contiendrons tout le monde. M^r Rouland a promis
de faire ce qu'on souhaitoit. Je vous manderay dans
ma premiere Lettre comment se fera passé la cere
monie.

A Paris ce 29. d'Aoust 1700.



S U P P L E

DU JOURNAL
HISTORIQUE
ES ASSEMBLÉES,
TENUES EN SORBONNE,

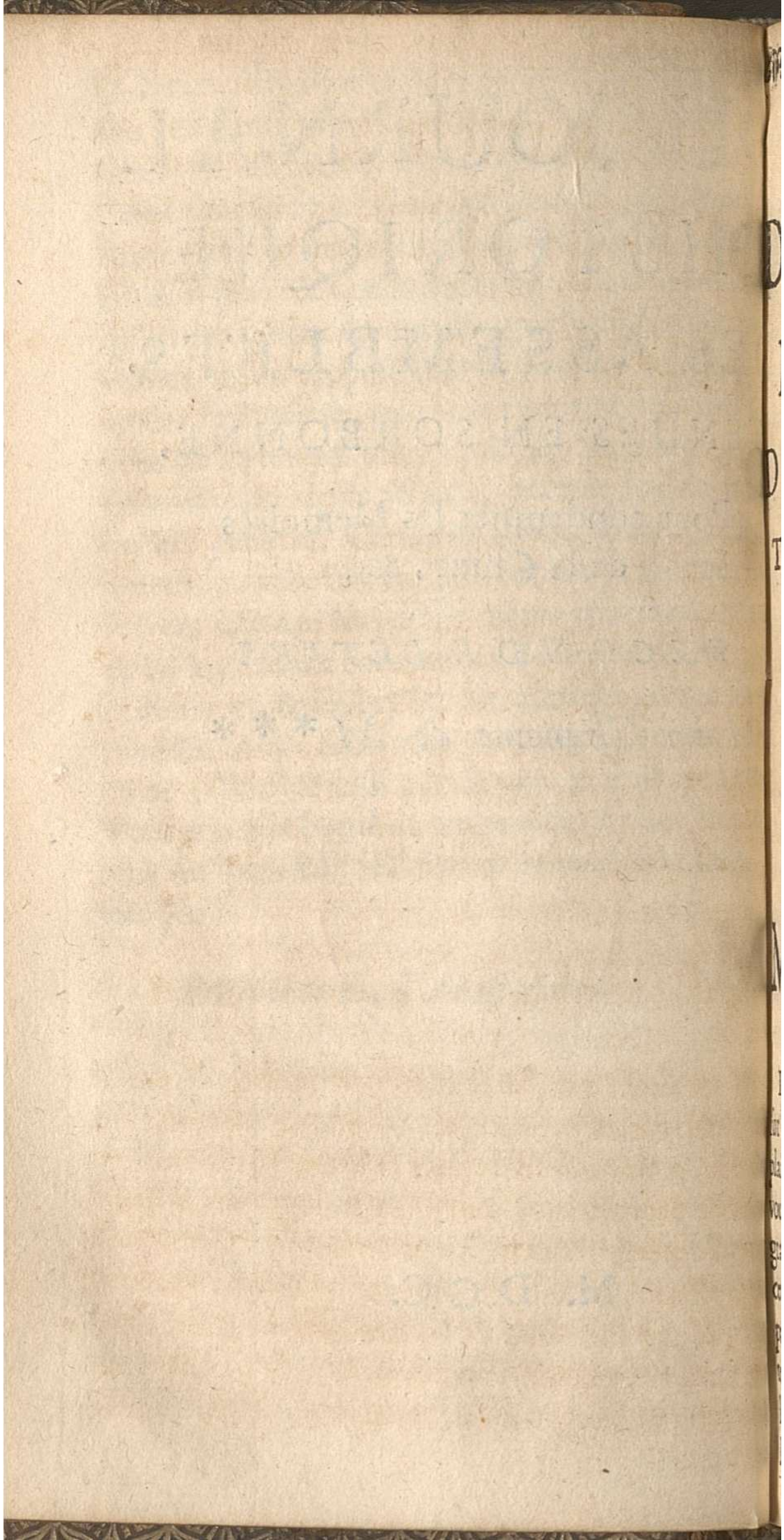
Pour condamner les Memoires
de la Chine, &c.

S E C O N D E L E T T R E

A un Chanoine de M***



M. D C C.



S U I T E

DU JOURNAL
HISTORIQUE
DES ASSEMBLÉES,
TENUES EN SORBONNE,

Pour condamner les Memoires
de la Chine, &c.

S E C O N D E L E T T R E

*A un Chanoine de M****

M O N S I E U R,

Il me suffit que le commencement du Journal
sur l'affaire des Jesuites en Sorbonne vous ait fait
naître, pour vous en donner la suite. Je croyois, en
vous le promettant, que je ne m'engagerois pas à
une chose, parce qu'à voir le train, que prenoit
cette affaire, je m'étois imaginé qu'elle ne dureroit
pas, & que l'autorité & les raisons des trois Deputés
auroient entraîné presque tout le Corps dans
ce sentiment. Je me suis trompé, comme vous allez
voir.

Le Lundy 23. Août M^r du Saussoy ouvrit la Séance , comme M^r de la Met avoit fermé la dernière & dit en très-peu de mots qu'il étoit du sentiment de M^{rs} les Deputez.

1. Mach.
4.

M^r Boucher de Navarre parla après M^r du Saussoy , & parla assez long-tems. Il fit voir que les Chinois par le mot de Ciel entendoient Dieu, ainsi que nous l'entendons dans cet endroit des Machabées : *Crions vers le Ciel* : & dans plusieurs autres de cette nature. Il ajouta que les Chinois avoient un nom , pour signifier Dieu , & que ce nom étoit *Tien-chu* , qui veut dire *le Seigneur du ciel* , *Dominum cœli*. Cela n'est pas vrai, dit M^r Boileau , *Tien-chu* signifie le ciel & la terre , *cœlum & terram*. Un Docteur fort sage dit là-dessus à son voisin : Je ne sçay pas trop ce que *Tien-chu* signifie parmi les Chinois : & je doute que M^r Boileau le sçache mieux que moy : mais je sçay bien ce que signifie parmi nous : *Cela n'est pas vrai*. Personne pourtant ne parut surpris de ce que M^r Boileau venoit de faire. M^r Boucher de son côté n'en parut point autrement fâché : & reprenant doucement son discours , il prouva par l'histoire des quatre premiers Empereurs de la Chine , qu'ils avoient connu le vrai Dieu , & qu'ils luy avoient sacrifié. Il ajouta que quoy qu'entre les successeurs de ces Princes il y en eut eu , qui eussent négligé la Religion , il n'en s'enfuiroit pas pour cela qu'elle n'eut pas duré deux mille ans , parce que de tems en tems il étoit venu d'autres Princes , qui l'avoient rétablie , comme Ezechias avoit fait parmi les Juifs. La Religion ne poursuivit-il , n'a pas laissé de se conserver en Israël malgré l'Idolatrie de quelques-uns de ses Rois. Le Docteur dit ensuite que ce Prince Chinois , qui

avoit

voit offert à Dieu sa vie, pour conserver celle de son frere, avoit eu une charité pure & parfaite, puis-
ie, selon J E S U S- C H R I S T, la plus grande
charité consiste à donner sa vie pour ses amis; Que
que le Pere le Conte avoit avancé dans ses me-
moires de la Chine étoit autorisé par ceux de sa
compagnie, qui avoient écrit avant luy sur ces ma-
res; & que ç'avoit été des hommes sçavans &
apostoliques, choisis de Dieu, pour porter la pa-
le aux Rois & aux Princes de la terre: Qu'au
gard des livres Chinois, il étoit vray qu'un Em-
pereur avoit fait brûler ceux, qui étoient dans son
pays; mais qu'il étoit ridicule de s'imaginer que
tous les livres de l'Empire fussent dans le Palais de
l'Empereur: Qu'on ne pouvoit pas comprendre
comment les adversaires des Jesuites disoient que
les livres Classiques des Chinois étoient, ou suppo-
nés, ou altérés, pendant qu'ils les citoient à tout
moment contre ces Peres. Enfin Mr Boucher finit,
adressant la parole à ceux qui avoient dénoncé
les propositions. Vous en avez appelé, dit-il, au
tribunal du Souverain Pontife: *Ad Summum Pon-*
tificem appellastis. Il est de la prudence que vous
attendiez son Jugement; & que nous suspendions
notre.

Mr Huot, qui opina après Mr Boucher, dit qu'il
étoit du sentiment des Deputez. La raison, qu'il en
apporta, fut, à ce qu'on prétend, qu'il n'enten-
dit point toutes ces questions. Mr le Caron, Curé
de saint Pierre aux Bœufs, opina ensuite, & parla
pendant deux heures & demie avec une force & une
édition extraordinaire. On dit même que plu-
sieurs de ceux, qui étoient du parti contraire, ne pû-
rent s'empêcher de luy applaudir. Ce ne fut ni Mr

du Pin, ni M^r Prioux, ni M^r de la Geneste, ni d'autres, qui ne firent point à ce Docteur l'honneur de l'entendre, & qui se promenoient au bout de la salle, tandis qu'il parloit. Ces Messieurs étoient bien seurs qu'il ne pouvoit pas avoir raison. M^r le Caron commença son discours par ces paroles : Ce n'est pas un homme, que je voy, c'est un monstre : *Portentum video, hominem non video* : lesquelles il appliqua à la Censure des Deputez, disant qu'il y dans l'Optique certains verres, qui grossissent extraordinairement les objets, & qui nous représentent les choses les plus communes, & les plus ordinaires, dans une forme monstrueuse ; qu'à entendre les Deputez, le Pere le Conte dans ses memoires paroît un monstre par la doctrine impie, scandaleuse, hérétique, qu'il y enseigne : *Portentum non hominem*. Mais que, quand on regarde cette doctrine en elle-même, le P. le Conte ne paroît plus qu'un homme tres-sage & tres-Catholique. Le Docteur s'appliquant ensuite un endroit, tiré d'une lettre de Pline le jeune à Tacite, dit qu'il s'estimoit heureux de se trouver dans des circonstances, où il pouvoit rendre témoignage à la verité.

Après quoy entrant en matiere, il montre la difference qu'il y a entre un Theologien, qui dogmatise, & un Historien, qui avance des faits sur la foi d'autrui, ajoutant que tels faits, qui paroissent incroyables, & en quelque sorte impossibles, ne laissent pas d'être veritables, & qu'il se pourroit bien faire que les choses merveilleuses, tirées des histoires de la Chine, que nous rejettons, fussent aussi vraies que l'histoire de la Pucelle, attestée par tant de monumens authentiques, que les Chinois auroient le même droit de rejeter. M^r le Caron exa-

ina ensuite ce que c'est qu'une proposition fausse, une proposition temeraire, une proposition scandaleuse, suivant le sentiment des Theologiens : & il trouva par la notion de ces qualifications que les Deputez en avoient fait une tres-injuste application aux propositions du P. le Conte. Il s'attacha surtout à ruiner le principal fondement de la Censure, en demontrant que ce passage, *Notus in Judæa* ps. 75. *Deus*, ne signifioit nullement que Dieu ne fût connu que dans la Judée, ainsi que les Deputez l'avoient supposé, sans le prouver. Mr le Caron demontra donc le contraire : & ce fut là principalement, où il déploya sa profonde érudition. Il fit voir par deux endroits de saint Augustin que des Gentils ont connu Dieu, & quelques-uns même le Messie. En effet, dit-il, Melchisedech n'étoit pas Juif, mais Chanaanien : il étoit Roy, & il étoit Prêtre. Il étoit Roy. Il est donc naturel de croire que son peuple n'avoit point d'autre Religion que la sienne. Melchisedech étoit Prêtre. Il a donc dû enseigner son peuple sur la Religion. Aussi Dieu n'appella-t-il Abraham & Jacob dans le pays des Chananéens, que parce qu'il étoit adoré. Melchisedech étoit la figure de JESUS-CHRIST. Il a donc dû le connoître. Ce Prince si sage & si éclairé aura sans doute été consulté de ses vassaux : & de son côté il leur aura inspiré la connoissance du vray Dieu. Il a eu des successeurs dans la Royauté & dans le Sacerdoce, suivant le sentiment de Theophile d'Antioche, rapporté par saint Jérôme & par Eusebe.

Mr le Caron dit ensuite qu'Abraham ayant demeuré vingt ans en Egypte, il n'avoit pas manqué de répandre la connoissance du vray Dieu ; que Joseph y étant Vice-Roy, y avoit aussi fait con-

nôtre le Dieu de ses Peres ; que Job , suivant Eusebe & Aristée , étoit Prince , aussi bien que ses amis ; & qu'ainsi leurs peuples , aussi bien qu'eux , connoissoient le vray Dieu ; que Job avoit même connu le Redempteur ; & qu'il avoit eu sept fils & trois filles , tous héritiers de sa foy ; qu'Eusebe connoit une troisième sorte de Religion , qui n'est pas celle des Gentils , qui ont connu & adoré le Seigneur ; que Josué parle du livre des justes , & que ce livre contenoit probablement les histoires des personnes , qui avoient vécu saintement dans différentes nations ; que la Reine de Saba a été le type de l'Eglise des Gentils , & qu'au sentiment de Genesius , de Postel , de Nicephore , elle a instruit son peuple dans la Religion ; que les Ninivites , qui étoient un grand peuple , ainsi qu'il paroît par la prodigieuse étendue de Ninive , ont fait une pénitence , digne d'être proposée pour modele aux Juifs par J E S U S - C H R I S T même ; & que par conséquent ils ont crû en Dieu , comme l'assûre saint Augustin ; que parmi les divers peuples , descendant d'Abraham , il y en a eu , qui ont conservé la connoissance du vray Dieu ; que Naaman , qui n'étoit pas Juif , emporta de la terre sainte , pour dresser un Autel au vray Dieu ; & qu'il n'étoit pas vray semblable qu'un General d'armée , comme Naaman , n'ait attiré personne au culte du Dieu , qui l'adoroit ; que l'Ange des Perses résista à celui des Juifs : ce qui , comme dit Photius , ne seroit pas arrivé , si tous les Perses avoient été Idolâtres ; enfin que , suivant Theodoret , Nabuchodonosor converti fit pénitence , & embrassa la vraye Religion.

Voilà, Monsieur, bien de la doctrine : mais vous êtes encore trop heureux , que mes Docteurs n'en

vent pû retenir davantage , & qu'ils n'ayent pû at-
aper les citations ; car ne fût-ce que pour vous pu-
ir de vôtre curiosité , & de la peine , que vous me
onnez , je vous aurois tout dit.

M^r le Caron n'ayant pû achever de dire son sen-
ment , faute de tems, il remit le reste au Jeudy sui-
ant , auquel on devoit se rassembler. Ce qu'il y eut
de singulier , c'est qu'ayant harangué plus de deux
cosses heures , il ne parut pas à beaucoup près si las
avoir parlé , que certains Docteurs avoient paru
s de l'entendre : Mais comme le grand nombre
isant abstraction du parti, que le Docteur opinant
voit pris , étoit content de son discours , & trou-
voit qu'il avoit parlé en tres-habile homme , le reste
fut obligé de se contraindre , malgré tout ce qu'un
mauvais exemple pouvoit avoir de contagieux. Il
est vray que M^r Petitpié l'ancien tâcha de remettre
un peu les affaires ; car comme on se levoit , il dit
qu'il ne pourroit plus se trouver à ces Assemblées :
M^r le Caron l'avoit trop ennuyé. Ensuite pour mon-
trer clairement que le discours de ce Docteur n'a-
voit fait aucune impression sur luy , & par conse-
quent n'en devoit faire sur personne, il dit qu'il étoit
pour le sentiment des Deputez , excepté qu'il trouvoit
la Censure un peu trop douce, & qu'il falloit y
ajouter que cette doctrine favorisoit le Pelagianif-
me : *Doctrina ista est Pelagianismo favens*. L'As-
semblée se sépara là dessus.

Vous jugez bien, Monsieur, que dans ces circon-
stances on parla beaucoup dans Paris du Curé de
Saint Pierre aux Bœufs : Mais du caractère , dont
on le fait , ce n'est pas là ce qui le touche le plus.
On dit : C'est un homme d'une ancienne probité, in-
capable d'ambition , qu'il seroit tres-difficile de fai-

re craindre , ou esperer , & qui joint à bien du bon sens , & de l'érudition , une simplicité & une droiture des premiers siècles. Il s'est mis dans la tête que les Jesuites n'ont pas tort, sans se mettre en peine d'où vient le vent , & si cela plaît , ou non , au gros de la Faculté. Il a déjà harangué , & vous allez voir encore haranguer pour eux , jusqu'à ce qu'il ait tout dit : je croy même qu'il sera suivy de plusieurs autres.

J'ay entretenu un certain vieux Docteur, homme de bien , qui n'est point du tout content de ce qui se passe dans la Faculté. Je voulus rire d'abord avec luy. Hé ! le grand malheur , luy-dis-je ! quand vous condamnerez les Jesuites, tout le monde ne les condamne-t-il pas ? Mais il ne prit point du tout la chose en riant. Vous ne sçavez donc pas , me répondit-il , quel tort le choix des Deputez nous a déjà fait. C'est tout ce que j'en pûs tirer alors : mais je l'ay vu depuis , comme je vous le diray tantôt ; & sur ce qu'il m'a dit , j'ay conclu qu'il pourroit bien faire une Croisade dans la Faculté , pour tâcher de délivrer les Jesuites des mains des Boileaux & des Roulands. La chose seroit assurément plaisante : & pour moy j'en serois bien aise : non pas que je m'inquiète que la Société gagne son procès : mais je serois bien fâché qu'elle le perdît sitôt. Ces sortes de scenes sont trop agreables , pour ne pas souhaiter qu'elles durent un peu. Revenons à nôtre Journal.

26. Aoust

Le Jeudy 26. M^r le Caron reprit son discours & continuant à saper le fondement des Deputez qui prétendent que les Nations n'ont point connu le vray Dieu, il montra que , selon tous les Peres Abraham avoit été Chaldéen , & que , selon saint Cyrille , les Chaldéens n'étoient pas seulement

ronomes : mais qu'ils avoient la veritable sages-
laquelle consiste sans doute en la connoissance
Dieu ; que les fils d'Agar, Egyptienne , au nom-
de douze , avoient regné en Arabie , & qu'ils
ient connu Dieu ; que Trismegiste , Egyptien,
, & it même , selon Lactance , connu la Divinité du
rbe ; que Cyrus , Roy des Perles , avoit connu le
gneur du ciel , comme celuy , dont il tenoit tous
Royaumes ; que dans ce passage de saint Paul ,
mierement au Juif , & ensuite au Grec , Theo- Rom. 1.
et entend les Grecs , qui ayant vécu avant JESUS-
RIST hors de la loy , n'ont pas laissé d'adorer
ray Dieu ; que les Mages , qui sont venus , soit
Perse , soit d'Arabie , adorer JESUS-CHRIST ,
ient , au sentiment de Joseph , de petits Rois , &
on ne pouvoit point douter que leurs peuples
issent connu , & adoré , le vray Dieu , aussi bien
eux. Le Docteur nomma ensuite un grand nom-
de Philosophes Payens , qui , suivant le sentiment
Peres , ont connu Dieu : & il cita à ce propos
passage de saint Clement d'Alexandrie , qui ap-
le quelques-uns de ces Philosophes *des Confes-*
s de Dieu , & un passage de saint Justin , qui
elle Socrate Chrétien & Martyr ; que Mr Boi-
& Mr Rouland n'étoient-ils du tems de ces Pe-
? Ils leur auroient bien appris à parler. Mr Ca-
ajouta que les Sybilles , tant loüées par les an-
s Peres , avoient prédit JESUS-CHRIST ;
les Druides , instruits par les Sybilles , avoient
lié un Temple à la Vierge Mere ; que les Brac-
nes , voisins des Chinois , & qui étoient ainsi
ellez , parce qu'ils descendoient d'Abraham ,
ient , selon Orosius , connu JESUS-CHRIST
me , & la Trinité ; que l'Idolatrie , suivant Ar-